

**L'ANGLAIS À
BORDEAUX**
COMÉDIE

FAVART, Charles-Simon
1743

L'ANGLAIS À
BORDEAUX
COMÉDIE

de M. FAVART

A LONDRES. Chez T. HOOKHAM, Libraire, dans Bond-Street,
au Coin de Bruton-Street.

MD CC LXXXV.

**À MONSEIGNEUR LE DUC DE PRASLIN.
Pair de France, Commandeur des Ordres du
Roi, Secrétaire d'État, et Ministre des Affaires
Étrangères.**

MONSEIGNEUR,

La Paix est votre ouvrage ; par conséquent la Pièce qui la célèbre, vous appartient. Vous daignez, MONSEIGNEUR, en accepter l'hommage, c'est me récompenser de l'avoir faite.

Je suis avec le plus profond respect, MONSEIGNEUR, Votre très humble, et très obéissant serviteur,

FAVART.

Notice sur FAVART [1818]

CHARLES-SIMON FAVART naquit à Paris le 3 novembre 1710. Il fut successivement directeur du théâtre de l'Opéra-Comique et du spectacle de Bruxelles.

Nul auteur n'a mieux su plier son talent aux différents genres de pièces et saisir mieux les idées de ses collaborateurs ; aussi, quoiqu'il ait fait seul le plus grand nombre et les principaux de ses ouvrages, il a travaillé avec plus de dix auteurs différents, et pour environ autant de théâtres ; mais il consacra principalement ses veilles aux Italiens et à l'Opéra-Comique. Il n'est personne qui ne connaisse Ninette à la Cour, la Fille mal gardée, Isabelle et Gertrude, la Fée Urgèle, les Moissonneurs, la Rosière de Salency, la Chercheuse d'Esprit, la Belle Arsène, etc.

Favart n'a composé qu'une seule pièce pour le théâtre Français. L'Anglais à Bordeaux parut, pour la première fois, le 14 mars 1763, et eut un très grand succès, qui s'est soutenu à toutes les reprises de cette jolie comédie.

Les Trois Sultanes, comédie en trois actes, en vers libres, n'a été représentée sur la scène française que depuis la mort de l'auteur. Ce ne fut qu'en 1802 que les comédiens français montèrent cet ouvrage, qui avait été donné, pour la première fois, aux Italiens, le 9 avril 1761, sous le titre de Soliman Second.

Les divers ouvrages que Favart a composés seul, forment dix volumes in-8°. Cet auteur laborieux mourut à Paris le 18 mai 1790.

PERSONNAGES

DARMANT.

LA MARQUISE DE FLORICOURT, Sœur de Darmant.

BRUMTON.

CLARICE, Fille de Brumton.

SUDMER, Ami de Brumton.

ROBINSON.

UN AUTRE VALET.

UN BORDELAIS.

La Scène est à Bordeaux, dans la maison de Darmant.

SCÈNE PREMIÈRE.

Darmant, La Marquise de Floricourt.

LA MARQUISE.

Je vous renonce pour mon frère.
Toujours pensif, rien ne vous rit !
Vos prisonniers anglais vous ont gâté l'esprit ;
Vous n'êtes occupé que du soin de leur plaire ;
5 Votre Milord Brumton vous rend atrabilaire.

DARMANT.

Ma sour, je suis piqué ; mais piqué jusqu'au vif ;
L'amitié du Milord me serait précieuse :
En tout, pour la gagner, on me voit attentif ;
Mais sa fierté superbe et dédaigneuse
10 Rejette mes secours, s'indigne de mes soins,
Il aime mieux s'exposer aux besoins,
Rendre sa fille malheureuse :
Il croit son honneur avili,
S'il accepte un bienfait des mains d'un ennemi.

LA MARQUISE.

15 Mais, mon frère, en cherchant à lui rendre service,
Ne songeriez-vous point à sa fille Clarice ?
Cette anglaise est charmante !

DARMANT.

Épargnez-moi, ma sour,
Et ne déchirez point le voile de mon cour.
Si l'on me soupçonnait — il est vrai, je l'adore.
20 Je veux me le cacher, je veux qu'elle l'ignore :
L'amour dégraderait la générosité.

LA MARQUISE.

Qui vous fait donc agir ?

DARMANT.

L'humanité.
J'ai plongé dans la peine une noble famille.
Qu'une guerre fatale entraîne de regrets !

25 Brumton part de Dublin pour Londres, avec sa fille ;
Il embarque avec lui ses plus riches effets.
La Frégate que je commande, croisant sur les côtes d'Irlande,
Rencontre son vaisseau, l'atteint et le combat.
Brumton, qu'aucun danger n'alarme,
30 Soutient notre abordage et montre avec éclat
L'activité d'un chef, et l'ardeur d'un soldat ;
Il fond sur moi, me blesse et ma main le désarme ;
Il veut braver la mort, je prends soin de ses jours.
À l'Ennemi vaincu, l'honneur doit des secours.

LA MARQUISE.

35 Fort bien, mon frère.

DARMANT.

Enfin, nous avons l'avantage,
Son vaisseau coule à fond, et l'on n'a que le temps
De sauver sur mon bord les gens de l'équipage.
Je reviens à Bordeaux, où mes soins vigilants
De ces infortunés soulagent la misère ;
40 Mais Brumton se refuse à mes empressements.

LA MARQUISE.

Moi, j'aime assez ce caractère.
Il est brusque... mais il est franc.
Sa fierté qui paraît choquer la politesse,
Relève en lui l'air de noblesse
45 D'an homme qui soutient son rang.
Si son maintien est froid... ses yeux ont de la flamme ;
Et je lui crois une belle âme.
Il n'a pas quarante ans cet homme ?

DARMANT.

Tout au plus.

LA MARQUISE.

Devenez son ami.

DARMANT.

Mes soins sont superflus :
50 Ses principes outrés d'honneur patriotique,
Sa façon de penser qu'il croit Philosophique,
Sa haine contre les François,
Tout met une barrière entre nous pour jamais.

LA MARQUISE.

Je prétends la briser : oui vous pouvez m'en croire.
55 Pour vous, pour moi, pour notre gloire
Il reviendra de sa prévention.
Il s'agit de l'honneur de notre Nation.
Nous verrons donc ce Philosophe ;
Et s'il veut raisonner, c'est moi qui l'apostrophe :
60 Je philosophe aussi, quand je veux, tout au mieux.

DARMANT.

Plaisantez-vous ?

LA MARQUISE.

Moi ? Point du tout, mon frère,
Et cela devient sérieux.
Allez, allez, laissez-moi faire.
Doutez-vous des talents que j'ai ?
65 Par un ridicule contraire,
Un ridicule est souvent corrigé.
Vous voyez bien que je me rends justice ;
J'entreprends le Mylord, vous poursuivez Clarice ;
Il est honteux pour vous, pour un Français,
70 D'aimer sans espoir de succès ;
Cependant, obligez le Mylord en silence,
Et cherchez des moyens secrets.

DARMANT.

J'ai déjà commencé ; mais n'en parlez jamais ;
D'un bienfait divulgué, l'amour-propre s'offense,
75 Le valet Robinson est dans mes intérêts ;
Par l'on moyen, son Maître a touché quelques sommes
Sous le nom supposé d'un patriote Anglais.

LA MARQUISE.

Voilà comme il faudrait toujours tromper les hommes.

DARMANT.

J'aperçois Robinson ; viens-ça.

SCÈNE II.

Darmant, Robinson, La Marquise.

ROBINSON.

Bonjour, Monsieur ;
80 Bonjour, Madame. Ah ! Le bon frère
Que vous avez-là ! le bon cour !
Sans lui nous étions morts, j'espère.

DARMANT.

Paix ! Je t'ai défendu...

ROBINSON.

Quel Français obligeant !
85 Brave homme, toujours prêt à donner de l'argent :
Il est notre unique ressource.
Je crois toujours lui voir ouvrir sa bourse,
En me disant : tiens, Robinson,
Prends, mon ami, prends sans façon.

DARMANT, lui donnant de l'argent.
Prends donc et te tais.

ROBINSON.

Oh ! je n'ai garde de dire...

LA MARQUISE.

90 Que fait ton Maître ?

ROBINSON.

Il pense.

DARMANT.

Et Clarice ?

ROBINSON.

Soupire.

LA MARQUISE.

Penser, soupire ! Pauvres gens !
C'est fort bien employer le temps.

ROBINSON.

Clarice s'amusait à lire
Un de ces beaux Romans qu'on fabrique à Paris :
95 Tout en rêvant, s'est approché mon Maître :
« Un ouvrage François ! » dit-il, d'un air surpris ;
Et le Roman vole par la fenêtre.

LA MARQUISE.

Cet homme a l'esprit juste.

ROBINSON.

« Occupez vous de Locke,
Ma fille ; lisez Clark, Swift, Newton, Bolingbroke.
100 Songez que vous êtes Anglaise :
Apprenez à penser ! »
Puis ayant dit ces mots,
Il s'enfonce dans une chaise,
Pour réfléchir plus à son aise,
105 En décidant que vous êtes des sots.

LA MARQUISE.

Cet homme est singulier.

ROBINSON.

C'est la vérité pure,
Et je n'ajoute rien, Madame, je vous jure.

Locke, Jean (1623-1704) : philosophe anglais.

Swift, Jonathan (1667-1745) : écrivain anglais, auteur entre autre des Voyages de Gulliver en 1728.

Newton, Isaac (1643-1727) : savant anglais qui mit en évidence la gravitation universelle.

LA MARQUISE.

Mais, quelquefois Mylord t'a-t-il parlé de moi ?

ROBINSON.

Toujours beaucoup ; il dit, Madame...

LA MARQUISE.

Quoi ?

ROBINSON.

110 Il dit qu'il vous trouve bien folle,
Et que c'est grand dommage.

LA MARQUISE.

Bon !

Je conclus sur cela que mon esprit frivole
Va lui faire entendre raison.

DARMANT.

Que pense-t-il de la lettre de change ?

ROBINSON.

115 Il la croit véritable et n'y voit rien d'étrange.

DARMANT.

Elle est bonne effet ; c'est de l'argent comptant.

ROBINSON.

Pour en toucher la somme, il m'envoie à l'instant.

DARMANT.

Vas donc chez mon banquier ; mais que chacun ignore...

ROBINSON.

120 Ne craignez rien, j'ai fait passer encore
L'effet sous le nom de Sudmer,
Négociant de Londres et l'on ami très cher :
Mon Maître convaincu qu'il lui doit ce service,
Hâtera le moment de lui donner Clarice.

DARMANT.

Clarice à Sudmer ?

ROBINSON.

125 Oui. Monsieur tout à la fois,
Au lieu d'une personne, en obligera trois,
Et Clarice sur-tout qui deviendra la femme...

DARMANT.

C'en est assez, va-t'en.

À part.

Quel coup fatal !

SCÈNE III.

La Marquise, Darmant.

LA MARQUISE.

Comment ! Vous travailliez au bonheur d'un rival ?
Mais rien n'est si plaisant.

DARMANT.

Raffermissiez mon âme ;

130 Je crains de me trahir, et je dois résister.
Je suis impétueux, je me laisse emporter ;
Et vous sentez trop bien qu'il faut cacher ma flamme.

LA MARQUISE.

Qu'elle éclate plutôt, livrés-vous à l'espoir.
Quel est donc ce Sudmer, pour entrer en balance
135 Avec les agréments que vous pouvez avoir ?
Vous méritez la préférence ;
Le don de plaire est votre lot,
L'excès de modestie est défaut à votre âge ;
Soyez plus confiant, plus Français en un mot :
140 Faites sentir un peu votre avantage.

DARMANT.

Qui s'éleve est un fat.

LA MARQUISE.

Qui s'abaisse est un sot.

Cette délicatesse à la fin peut vous nuire,
Et vous avez besoin de vous laisser conduire.
Fait mon mari, le Marquis Floricourt,
145 Qui passait pour un agréable,
Me consultait pour être aimable :
Je l'ai rendu l'homme du jour :
Ainsi par mes conseils—

DARMANT.

Souffrez que je m'en passe.

Tout ce que je demande est un profond secret.

LA MARQUISE.

150 Eh ! bien, on le taira, Monsieur l'amant discret ;

Je vous livre à vous même.

DARMANT.

Oui, faites-m'en la grâce.

Tout espoir m'est ravi.

LA MARQUISE.

Clarice vient à nous.

SCÈNE IV.

Darmant, La Marquise, Clarice.

CLARICE.

Madame, j'ai recours à vous.

Mon père s'abandonne à la mélancolie.

155 Tout lui déplaît, l'inquiète, l'ennuie.

Hélas ! rendez son sort plus doux.

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Très volontiers.

DARMANT.

Ô Ciel ! Que faut-il faire ?

Parlez.

CLARICE.

Je n'en sais rien ; mais cependant j'espère.

Tantôt plongé dans un chagrin mortel,

160 Il vous entend de la salle voisine,

Jouer au clavecin un concerto d'Haendel,

Et je vois éclaircir l'humeur qui le domine :

Il écoute, il admire, et vos savants accords

Sont comme autant de traits de flamme.

165 Notre Musique anglaise excite ses transports :

Pour la première fois, je vois ici, Madame,

Le plaisir dans ses yeux et le jour dans son âme.

DARMANT.

Ma sour, courez au clavecin.

LA MARQUISE.

Monsieur Darmant, il n'est pas nécessaire :

170 Suivez votre projet ; pour moi, j'ai mon dessein.

Adieu. Qu'il est nigaud ! Mais c'est pourtant mon frère.

Haendel, George Frédéric
(1684-1754) : compositeur d'origine
allemande qui rejoignit la cour du Roi
George I à Londres où il se fixa et y
mourut.

SCÈNE V.
Clarice, Darmant.

DARMANT.

Restez, belle Clarice ; ah ! Que vous m'êtes chère !

CLARICE, avec fierté.

Moi Monsieur ?

DARMANT.

Oui, vous, par l'attachement
Que vous montrez pour un si digne père.
175 Je l'estime, je le révère.

CLARICE.

Il le mérite.

DARMANT.

Assurément ;
Mais toujours à mes vœux le verrai-je contraire ?

CLARICE.

Vos vœux ? je ne vois pas que ce soit son affaire.

DARMANT, avec ardeur.

Ah ! L'amour...

CLARICE, fièrement.

Quoi, Monsieur ?

DARMANT, se modérant.

L'amour-propre blessé
180 Devrait gémir dans mon cour offensé,
Des efforts impuissants que j'ai faits pour lui plaire.

CLARICE.

Votre dépit s'exprime vivement.

DARMANT, à part.

Je ne m'observe pas.

CLARICE.

Est-il quelque mystère ?

DARMANT.

Quelque mystère ? Nullement ;
185 Mais je sais que Mylord me hait et me déteste.
Vous partagez ce cruel sentiment ?

CLARICE.

La haine ! ah ! c'est, je crois, le plus cruel tourment ;
Et mon cour n'est point fait pour cet état funeste.

À part.

Je devrais fuir l'amour également.
190 Monsieur, croyez-vous que j'approuve
Ces injustes préventions Qui divisent nos nations ?
J'honore la vertu partout où je la trouve.

DARMANT, vivement.

Oui, la vertu ; vous l'inspirez ;
Et votre père aussi : c'est vous qui la parez ;
195 Vous la représentez affable et circonspecte ;
Elle a pris tous vos traits afin qu'on la respecte,
J'ai, pour servir l'État, recherché de l'emploi ;
Avec ardeur j'ai désiré la guerre ;
Vos malheurs l'ont rendue un vrai fléau pour moi ;
200 Et c'est depuis que je vous vois,
Que la paix me paraît le bonheur de la Terre.

CLARICE.

Je n'ai garde d'ajouter foi
À des paroles si flatteuses,
C'est votre style à tous.
205 Votre première loi
Est de nous prodiguer des louanges trompeuses.
L'art dangereux de la séduction
Est le trait principal qui vous caractérise ;
Cet art que chez nous on méprise,
210 Fait partie, en ces lieux, de l'éducation :
Et cette fausseté que l'agrément déguise...

DARMANT.

Justement ; du Mylord voilà les préjuges ;
Vous n'imaginez pas combien vous m'affligez.
Votre air de dédain m'humilie
215 Plus que l'excès d'un vrai courroux.

CLARICE.

En critiquant votre patrie,
Je voudrais que le trait ne portât point sur vous.

DARMANT.

Quoi ! vous m'excepteriez ?

CLARICE.

Non vraiment, je n'ai garde ;
Je voudrais seulement pouvoir vous excepter.

DARMANT.

220 Mais, de ma bonne foi, qui vous ferait douter ?
Peut-on n'être pas vrai, lorsque l'on vous regarde ?

CLARICE.

Ah ! vous reprenez le jargon !
De ce moment je vous laisse.

DARMANT.

Encore un seul instant demeurez, je vous prie. Non, non

CLARICE.

225 J'y consens ; mais surtout aucune flatterie.

DARMANT, très-modérément.

Eh ! bien, Clarice, je promets
Que je ne vous dirai jamais
Ces vérités qui vous déplaisent.

Avec une froideur contrainte.

230 Il faut, à votre égard, que les désirs se taisent.
Vous leur imposez trop, et mon dessein n'est point.

CLARICE, d'un air piqué.

Ah ! Monsieur, je vous rends justice sur ce point.

DARMANT.

Vous avez bien raison, oui ; mais daignez m'entendre :
L'estime peut unir des esprits opposés.

CLARICE.

235 Oui ; mais quand deux pays sont aussi divisés,
Il ne faut pas de sentiment plus tendre.

**DARMANT, avec modération ; mais cette modération
se perdant par degrés, mène à la plus grande vivacité
pour finir la tirade.**

Aussi n'en ai-je pas. Je dirai cependant
Que le cour n'admet point un pays différent.
C'est la diversité des mœurs, des caractères,
Qui fit imaginer chaque gouvernement ;
240 Les lois sont des freins salutaires
Qu'il faut varier prudemment,
Suivant chaque climat, chaque tempérament.
Ce sont des règles nécessaires,
Pour que l'on puisse adopter librement
245 Des vertus même involontaires ;
Mais ce qui tient au sentiment,
N'a dans tous les pays qu'une loi, qu'un langage.
Tous les hommes également
S'accordent pour en faire usage.
250 Français, Anglais, Espagnol, Allemand
Vont au devant du noud que le cour leur dénote :
Ils sont tous confondus par ce lien charmant,
Et quand on est sensible, on est compatriote.
Malheur à ceux qui pensent autrement.

255 Une âme sèche, une âme dure
Devrait rentrer dans le néant ;
C'est aller contre l'ordre.
Un être indifférent
Est une erreur de la Nature.

CLARICE, avec vivacité.

260 Il est bien vrai Monsieur...

DARMANT, plus vivement encore.

Ah ! Clarice !

CLARICE, très froidement.

Il suffit.

Que voulez-vous prouver ? Que voulez-vous entendre ?

DARMANT.

Moi ! j'ai trop de respect, je n'ai rien à prétendre.

CLARICE, à part.

Me serais-je trahie ?

DARMANT, à part.

Ô ciel ! J'en ai trop dit.

CLARICE.

Mais je crois que j'entends mon père.

DARMANT.

Ma présence

265 Pourrait l'importuner, et je dois l'éviter.
Je craindrais d'impatienter
Un sage, dont je veux gagner la confiance.

SCÈNE VI.
Clarice, Le Mylord.

LE MYLORD.

On n'y saurait tenir : quel peuple ! Quel pays !

CLARICE.

Qu'avez-vous donc encor, mon père ?

LE MYLORD.

270 Je me sens transporté d'une juste colère ;
Je ne vois que des jeux, je n'entends que des ris.
Chanteurs importuns ! Doubles traîtres !
Avec leurs violons, leurs tambourins maudits,
Incessamment, exprès, passer sous mes fenêtres,
275 Pour me troubler dans mes ennuis.
Tous les jours des sauts, des gambades,
Et tous les soirs des sérénades.
Quand pourrai-je sortir du chaos où je suis ?

CLARICE.

280 Les François sont gais par usage :
De votre sombre humeur écartez le nuage.

LE MYLORD.

Tandis que la discorde en cent climats divers,
De tant d'infortunés écrase les asiles,
Le François chante ; on ne voit dans ses villes.
Que festins, jeux, bals et concerts.
285 Quel Dieu le fait jouir de ces destins tranquilles ?
Dans le sein de la guerre, il goûte le repos ;
Sans peines, sans besoins et libre sous un Maître,
Le François est heureux, et l'Anglais cherche à l'être.

CLARICE.

Vous pouvez l'être aussi.

LE MYLORD.

290 J'ai besoin d'être seul. Ma fille, laissez-moi,

CLARICE.

Toujours seul ! Et pourquoi...

Le Mylord fait un signe de la main, et Clarice se retire.

SCÈNE VII.

LE MYLORD, seul.

Je me vois retenu chez un peuple frivole,
Qu'on ne peut définir. Plein d'amour pour son Roi,
Tout entier à l'honneur sa principale loi,
Fidèle à ses devoirs ; au plaisir son idole,
295 Des moments les plus chers il consacre l'emploi.

Il s'assied, et après un moment de silence, il jette les yeux sur une pendule.

Tout ne présente ici qu'un luxe ridicule.
Quoi ! l'art a décoré jusqu'à cette pendule !
On couronne de fleurs l'interprète du temps,
Qui divise nos jours, et marque nos instants !
300 Tandis que tristement ce globe qui balance,
Me fait compter les pas de la mort qui s'avance :
Le François entraîné par de légers désirs,
Ne voit sur ce cadran qu'un cercle de plaisirs.
Ô ciel ! est il tourment plus rude ?

Un Valet du Mylord entre avec des sacs.

305 Qui vient encore ici troubler ma solitude ?
Quoi ! Toujours ! Ah ! C'est de l'argent,
Je le reçois dans un besoin urgent ;
Des secours étrangers il m'épargne la honte.
Tu ne t'es pas trompé ? Sans doute, j'ai mon compte ?

LE VALET.

310 Oui, Mylord.

LE MYLORD.

Relisons la Lettre de Sudmer.
Ô généreux Anglais, que tu me deviens cher !

Il lit.

« Mylord, vous devez avoir besoin d'argent dans la situation ou vous êtes ; je vous envoie une lettre de change de deux mille guinées. Je compte trop sur votre amitié pour ne pas être sûr que vous n'offenserez pas la mienne par un refus. Mon bras est assez bien remis, je n'ai pas encore la liberté d'écrire moi-même ; ne me faites point de réponse, je m'embarque pour la Caroline, nous nous verrons à mon retour. »

Après voir lu, il dit.

Les bienfaits de Darmant pour moi sont une offense ;
Mais de ceux d'un ami l'on ne doit pas rougir.
Que mon sort est heureux ! d'ici je vais sortir :
315 Oh ! j'y mourrais d'impatience.
Porte ces sacs dans mon appartement ;
Et dis à Robinson d'aller en diligence

Guinée : C'est une pièce d'or qui a cours en Angleterre, et qui est un peu plus pesante que le Louis d'or, et qui vaut un écu davantage. On la nomme Guinée, à cause de l'or, dont on la fabriqua, avait été apporté de cette partie de l'Afrique qu'on appelle Guinée et pour marque de cela, il y avait au commencement sur la Guinée la figure d'un éléphant. [F]

Chercher un autre logement,
Pour vivre seuls dans l'ombre et le silence.

SCÈNE VIII.

Mylord, Robinson, La Marquise.

LA MARQUISE.

320 C'est penser merveilleusement.
Vous voulez nous quitter : j'en décide autrement.
Vous paraissez surpris, Monsieur ?

LE MYLORD, froidement.

J'ai lieu de l'être.

LA MARQUISE.

Vous êtes un singulier être.
Quoi ! depuis un mois environ
325 Que vous logez dans la maison...

LE MYLORD.

C'est à mon grand regret.

LA MARQUISE.

On ne peut vous connaître !
Quatre ou cinq fois, je vous ai vu paraître :
Quatre ou cinq fois, vous avez dit deux mots
Encor placés mal à propos.

LE MYLORD.

J'en ai trop dit, Madame, et votre caractère
330 S'accorde mal, sans doute, avec le mien.
Je craindrais d'ennuyer.

LA MARQUISE.

Il se pourrait très bien ;
Mais pour se rapprocher, se convenir, se plaire,
Fort souvent il ne faut qu'un rien.
Vous avez ce qu'il faut pour être un homme aimable,
335 Et vous vous efforcez pour être insoutenable !
Oh ! Je vous entreprends... mais écoutez-moi donc,
Demeurez. Je le veux.

LE MYLORD.

Madame prend un ton...

LA MARQUISE.

Qui me convient, je suis femme et française.

**LE MYLORD, regardant la Marquise avec un air
d'intérêt.**

Tant pis.

LA MARQUISE.

Tant mieux. Causons, Mylord, ne vous déplaie.

LE MYLORD.

340 Je parle peu.

LA MARQUISE.

Je parlerai pour vous,
Et vous me répondrez, si vous pouvez.

Retenant le Mylord qui veut s'en aller.

Tout doux.

LE MYLORD.

Je réponds mal.

LA MARQUISE.

Eh ! bien, tout a votre aise ;
On ne se gêne point chez nous.
En qualité d'homme qui pense,
345 Je ne crois pourtant pas que Monsieur se dispense
D'éclairer ma raison, mon cour et mon esprit :
Vous êtes Philosophe, à ce que l'on m'a dit :
Communiquez un peu vôtre science.

LE MYLORD.

Je pense pour moi seul.

LA MARQUISE.

Ah ! Quelle inconséquence !
350 En vain le Sage réfléchit,
Si la Société n'en tire aucun profit ;
On doit la cultiver pour elle, pour soi-même.
Eh ! Laissez-là vos songes creux ;
La meilleure morale est de se rendre heureux.
355 On ne peut l'être seul avec votre système.
Mon instinct me le dit, et mon cour encor mieux.
La chaîne des besoins rapproche tous les hommes.
Le lien du plaisir les unit encor plus.
Ces nouds si doux pour vous sont-ils rompus ?
360 Pour être heureux, soyez ce que nous sommes.

LE MYLORD.

Ô ciel ! À des travers on me verrait soumis !
Madame, excusez-moi ; mais vous m'avez permis.

LA MARQUISE.

Eh ! Oui, de tout mon cour j'excuse ;
Ne nous ménégez pas, Monsieur, cela m'amuse.

LE MYLORD.

365 J'en suis charmé, Madame, et selon votre avis
Je dois me réformer, devenir sociable,
Renoncer au bon sens pour être un agréable.

LA MARQUISE.

Mais on gagne toujours à le rendre amusant.

LE MYLORD.

Suis-je fait pour être plaisant ?
370 Connaissez mieux l'Anglais,
Madame ; son génie Le porte à de plus grands objets.
Politique profond, occupé de projets,
Il prétend à l'honneur d'éclairer sa patrie.
Le moindre citoyen, attentif à les droits,
375 Voit les papiers publics, et régit l'Angleterre ;
Du Parlement compte les voix,
Juge de l'équité des Lois,
Prononce librement sur la paix ou la guerre,
Pese les intérêts des Rois,
380 Et, du fond d'un café, leur mesure la terre.

LA MARQUISE.

Vous êtes en cela plus plaisant mille fois :
Trop au-dessus de nous sont ces graves emplois.
Libres de tout soin inutile,
Nos heureux Citoyens respirent le repos :
385 La surface des mers voit agiter les flôts ;
Mais la profonde arène est constante et tranquille.
Jouissez comme nous.

LE MYLORD.

Mais d'un si doux loisir
Quel est le fruit ?

LA MARQUISE.

Le plaisir.

LE MYLORD.

Le plaisir !
J'entends, et si je veux vous plaire,
390 Il faut, comme j'ai dit, changer de caractère,
Jouer le rôle fatiguant
D'un joli petit-maître, et d'un fat élégant.
Ah ! Lorsque de penser on a pris l'habitude...

LA MARQUISE.

On est sot avec art, maussade avec étude.

Petits-mâtres : nom qui fut donné, durant la Fronde, aux membres d'un parti à la tête duquel se placèrent Condé, le prince de Conti et le duc de Longueville. Fig. et familièrement. Petit-maître, jeune homme qui a de la recherche dans sa parure, et un ton avantageux avec les femmes. [L]

LE MYLORD.

395 Il faut avoir l'esprit bien faux,
Pour se prêter à cette extravagance.

LA MARQUISE.

Je m'y prête bien, moi.

LE MYLORD.

La bonne conséquence.

LA MARQUISE.

Si vous vous arrêtez à ces légers défauts,
Vous n'êtes pas au bout.
400 La liste en est très ample.
Nous avons mille originaux.
Je pourrais vous citer... Moi, Monsieur, par exemple...

LE MYLORD.

Je ne m'attendais pas à cette bonne foi.

LA MARQUISE.

Je parais ridicule à vos yeux, je le vois ;
405 Mais tout considéré, quel est le ridicule ?
Sous des traits différents dans le monde il circule ;
Mais, au fond, quel est-il ? Une convention,
Un fantôme idéal, une prévention ;
Il n'exista jamais aux yeux d'un homme sage ;
410 Se variant au gré de chaque nation,
Le ridicule appartient à l'usage :
L'usage est pour les mœurs, les habits, le langage ;
Mais je ne vois point les rapports
Qu'il peut avoir avec notre âme.
415 L'homme est homme partout : si la vertu l'enflamme,
C'est mon héros, je laisse les dehors.
Quoi ! Toujours notre esprit fantasque
Ne jugera jamais l'homme que sur le masque ?
Nous avons des défauts, chaque peuple a les siens.
420 Pourquoi s'attacher à des riens ?
Eh ! Oui, des riens, des misères, vous dis-je,
Qui ne méritent pas d'exciter votre humeur ;
C'est d'un vice réel qu'il faut qu'on se corrige,
Les écarts de l'esprit ne sont pas ceux du cour.

LE MYLORD.

425 Comment ! Vous êtes philosophe !

LA MARQUISE, gaiement.

Moi ! Je ne connais point les gens de cette étoffe
Ni ne veux les connaître, ils sont trop ennuyeux ;
Je cherche à m'amuser, cela me convient mieux.

LE MYLORD, avec un feu d'humeur.

Toujours l'amusement !

LA MARQUISE.

Hypocondre : est aussi quelquefois
adjectif et signifie hypocondriaque.

Oui, Mylord hypocondre,
430 Je pourrais censurer les usages de Londres,
Comme vous attaquez nos goûts ;
Mais je ris simplement et de vous et de nous.
Que les Anglais soient tristes, misanthropes ?
Toujours avec nous contrastés,
435 Cela ne me fait rien ; leurs sombres enveloppes
N'offusquent point d'ailleurs leurs bonnes qualités.
Ils sont francs, généreux, braves ; je les estime.

LE MYLORD, avec chaleur.

Quoi ! Vous estimez les Anglais ?

LA MARQUISE.

Assurément ! ils ont une âme magnanime,
440 De l'honneur, des vertus, et je sais d'eux des traits...

LE MYLORD.

Vous me charmez.

LA MARQUISE, à part.

Bon, son humeur s'apaise.

LE MYLORD.

Comment donc, vous pensez ?

LA MARQUISE.

Qui ? Moi ? Je n'en sais rien.

LE MYLORD.

Ah ! Vous me séduiriez si vous étiez Anglaise.
Je goûte dans votre entretien...

LA MARQUISE.

445 Je ne veux point penser, Monsieur, c'est un ouvrage.
Ce que je dis, part de l'esprit, du cour,
De l'âme, dans l'instant, en vous laissant l'honneur
D'une prétention qui ne convient qu'au Sage.

LE MYLORD, prenant la main de la Marquise.

Vous en avez, Madame, un plus grand avantage.

LA MARQUISE.

450 Que faites-vous ?

À part.

Il est déconcerté.

LE MYLORD, à part.

Je demeure interdit ; je crois, en vérité,
Que mon cour malgré moi...

LA MARQUISE, à part.

Cet essai m'encourage.

Haut.

Mais je m'arrête ici, je pense qu'il est tard.

LE MYLORD, l'arrêtant.

Non, Madame.

LA MARQUISE.

Excusez, on m'attend autre part,
455 Pour arranger un ballet agréable ;
C'est pour ce soir qu'on doit le préparer.
Vous seriez un homme adorable,
Si vous vouliez y figurer.

LE MYLORD.

Vous vous moquez, je pense, ou c'est mal me connaître.

LA MARQUISE.

460 Pourquoi me refuser quand vous pouvez en être ?
Cessez de chercher des raisons
Pour nourrir chaque jour votre mélancolie.
Vous pensez, et nous jouissons.
Laissez-la, croyez-moi, votre philosophie.
465 Elle donne le spleen, elle endurec les cours :
Nôtre gaieté, que vous nommez folie,
Nuance notre esprit de riantes couleurs,
Par un charme qui le varie :
Elle orne la raison, elle adoucit les mœurs ;
470 C'est un printemps qui fait naître les fleurs
Sur les épines de la vie.

Spleen : Nom anglais donné quelquefois à une forme de l'hypochondrie, consistant en un ennui sans cause, en un dégoût de la vie. [L]

LE MYLORD, à part.

Je risque trop à l'écouter,
Je ferai mieux de l'éviter,

On entend le son des tambourins.

Qu'entends-je encor ! quel affreux tintamarre !

SCÈNE IX.

Le Mylord, La Marquise, Un Bordelais.

LE BORDELAIS.

475 Marquise, eh donc ! Nous allons répéter ?

LE MYLORD, à part.

Où fuir ?

LA MARQUISE.

N'allez pas nous quitter.

LE MYLORD.

Vous me ferez mourir.

LA MARQUISE.

Vous êtes bien bizarre.

LE BORDELAIS.

Le Mylord est des nôtres.

LA MARQUISE.

Oui.

Vraiment, je compte bien sur lui.

LE MYLORD.

480 Épargnez-moi, je vous supplie.

LE BORDELAIS.

Monsé danse lé munuet ?

LE MYLORD.

Eh ! Je n'ai dansé de ma vie.

LE BORDELAIS.

En deux ou trois leçons nous vous rendrons parfait.

LE MYLORD.

Morbleu !

LA MARQUISE.

Dissimulez votre misanthropie.

Bas au Mylord.

485 Vous vous déshonorez.

Au Bordelais.

Allez, je vous rejoins.

SCÈNE X.

Le Mylord, La Marquise.

LA MARQUISE.

Rendez-vous digne de mes soins.
Une heure ou deux je veux bien faire trêve ;
Après cela, je vous enlève.
Point de refus, ou bien vous me déplairiez fort ;
490 Je vous en avertis. Adieu mon cher Mylord.
Si nous extravaguons, le plaisir nous excuse :
Bien fou qui s'en afflige, heureux qui s'en amuse.

SCÈNE XI.

LE MYLORD, seul.

M'en voilà quitte par bonheur.
Mais je ne devais pas lui marquer tant d'aigreur ;
495 Car malgré son inconséquence,
Je m'aperçois, qu'elle a bon cour,
Et sans qu'elle y songe, elle pense.
Oui, je la jugeais mal, et je sens mon erreur.
Allons, allons, Mylord, il faut que tu t'apaises ;
500 Fais effort sur toi-même, et pardonne aux Françaises.
On peut s'y faire... Ah ! j'aperçois Darmant,
Et sa présence est un tourment.

SCÈNE XII.

Le Mylord, Darmant.

DARMANT.

Mylord, je vous annonce une heureuse nouvelle.
C'est votre intérêt seul.

LE MYLORD.

Abrégeons. Quelle est-elle ?

DARMANT.

505 Nous allons renvoyer des prisonniers Anglais
Pour pareil nombre de Français ;
Je vous ai fait, Mylord, comprendre dans l'échange ;
J'ai tant sollicité.

LE MYLORD.

Vous en ai je prié ?

DARMANT.

Je cherche à vous servir.

LE MYLORD, à part.

Cet homme est bien étrange !

DARMANT.

510 Quoi ! Mon empressement...

LE MYLORD.

M'a trop humilié :
Je ne veux rien devoir qu'à ma Nation même.
M'obliger malgré moi !

DARMANT.

Quoi ! Toujours dans l'extrême.
Vous ne prêtez à tout que de sombres couleurs !

LE MYLORD.

J'ai fait des dépêches pour Londres :
515 Si la fortune à mes vœux peut répondre,
Je trouverai sans vous la fin de mes malheurs ;
Je reste en attendant.

DARMANT, à part.

Me voilà plus tranquille.
Avec regret je l'aurois vû partir.

Haut.

Ma maison est à vous.

LE MYLORD, avec un soupir étouffé.

Non, non ; j'en dois sortir.

DARMANT.

520 Pourquoi chercher un autre asile ?
Qui pourrait ici vous troubler ?
A-t-on manqué d'égards ?...

LE MYLORD.

C'est trop m'en accabler.

DARMANT.

Vous ne me rendez pas justice.

À part.

Aurait-il soupçonné mon amour pour Clarice ?

Haut.

525 Quelque nouveau sujet excite votre aigreur ?
Ah ! Je sais ce que c'est ; vous avez vu ma sour,
Ses airs évaporés et sa tête légère...

LE MYLORD, à part.

Veut-il interroger mon cour ?

DARMANT.

Oui, je conçois qu'elle a pu vous déplaire.

LE MYLORD.

530 À quoi bon votre sour ? Je l'excuse aisément ;
Elle est d'un sexe.

DARMANT.

Oui, mais son caractère...

LE MYLORD.

M'en suis-je plaint ?

DARMANT.

Non ; poliment...

LE MYLORD.

Je ne suis point poli.

DARMANT.

535 Sachez que son système
Est de vous consoler, de vous rendre à vous-même.
Si je ne l'arrêtais, Monsieur, journellement
Vous seriez obsédé.

LE MYLORD.

Monsieur, laissez-la faire.

DARMANT.

Non, je lui vais défendre expressément
De vous revoir.

LE MYLORD, à part.

Ah ! Quel acharnement !

DARMANT.

Je cours pour l'avertir.

LE MYLORD.

Il n'est pas nécessaire.

DARMANT.

540 Mais je dois réprimer, l'indiscrète chaleur...

LE MYLORD.

Je sais ce que j'en pense, il suffit ; serviteur.

DARMANT.

Je n'ai qu'un mot, après quoi je vous laisse.
J'aurais été jaloux d'avoir votre amitié :
Mais je n'espère plus que votre haine cesse :
545 Du moins un peu d'estime, et je suis trop payé.

LE MYLORD.

Eh ! Malgré moi, Monsieur, vous avez mon estime.
Je suis votre ennemi, mais sans vous mépriser.
Je ne suis point injuste, et ne puis refuser
Ce qui me paraît légitime.
550 Mais pour mon amitié ne l'espérez jamais.
Dans ces temps de discorde, entre Anglais et Français,
Toute liaison est un crime :
De sa patrie on doit prendre l'esprit ;
Qui s'en écarte, la trahit.

DARMANT.

555 Imitiez donc votre patrie ;
Et des préventions dont votre âme est nourrie,
Connaissez enfin les erreurs.
Nous allons voir cesser les fléaux de la guerre.
La paix doit réunir la France et l'Angleterre,
560 Et nous allons bientôt jouir de ses douceurs.

LE MYLORD.

La paix ! La paix ! Quelle chimère !
On ne peut jamais l'espérer.
Des intérêts puissants doivent nous séparer.

SCÈNE XIII.
Le Mylord, Un Valet.

UN VALET.

Mylord, un Anglais vous demande.

LE MYLORD.

565 Un Anglais ! Un Anglais ! Qu'il entre, et promptement.

SCÈNE XIV.
Le Mylord, Darmant, Sudmer.

SUDMER, gaiement et avec vivacité.

Vive, vive, Mylord ! Ah ! Quel heureux moment !
Je vous retrouve et ma joie est si grande....

LE MYLORD.

C'est vous, mon cher Sudmer !

SUDMER.

C'est moi, certainement.

DARMANT, avec étonnement.

Sudmer ! Ah ! Quel événement !

SUDMER, considérant Darmant.

570 Mais c'est vous-même aussi, je pense.
C'est vous, voilà vos traits ; je rends grâce au hasard.
Cher Mylord, attendez.

LE MYLORD.

D'où vient donc cet écart ?

SUDMER.

Le premier des devoirs est la reconnaissance.

À Darmant.

Le sort en cet instant a rempli mon espoir.

DARMANT.

575 Monsieur, je n'ai jamais eu l'honneur de vous voir.

SUDMER.

Je suis assez heureux, moi, pour vous reconnaître.

DARMANT.

Mais je n'ai point d'idée...

SUDMER.

Aucune ?

DARMANT.

Point du tout.

SUDMER.

Je ne me trompe point ; et j'y crois encore être.

LE MYLORD, à part.

Cet accueil n'est pas de mon goût.

Darmant veut se retirer.

SUDMER.

580 Ne vous en allez pas.

DARMANT.

Mais je dois par prudence...

SUDMER.

Vous n'êtes pas de trop, cédez à mon instance,
Et songez que mes sentiments...

Au Mylord, en lui montrant Darmant.

C'est un homme des plus charmants,
C'est un homme d'espèce unique.

LE MYLORD.

585 Charmant ! Charmant ! Parbleu, pour des êtres pensants,
Voilà, sans doute, un beau panégyrique !

SUDMER.

Qu'entendez-vous ?

LE MYLORD.

Cela s'entend sans qu'on l'explique.
Un homme n'est jamais charmant en bonne part,
Et lorsqu'à la raison on veut avoir égard...

SUDMER.

590 Je ne vois point à quoi cela s'applique.

À Darmant.

Remettez-vous aussi mes traits ;

Rappelez-vous que je vous dois la vie.
Vous changeâtes pour moi la fortune ennemie.

Montrant son cour.

Voilà le livre où sont écrits tous les bienfaits.
595 Vous êtes mon ami, du moins je suis le vôtre ;
C'est par vos procédés que vous m'avez lié.
Je m'en souviens, vous l'avez oublié :
Nous faisons notre charge en cela l'un et l'autre.

DARMANT.

Mais vous vous méprenez, Monsieur.

SUDMER.

600 Moi, point de tout ; moi, jamais me méprendre
Quand la reconnoissance en moi se fait entendre
Et m'offre mon libérateur.
Le sentiment me donne des lumières
Pour reconnaître un bienfaiteur,
605 Les yeux ne sont point nécessaires :
Je suis toujours averti par mon cour.

DARMANT.

Ah ! Je vois à peu près ce que vous voulez dire.

LE MYLORD.

Moi, je ne le vois pas.

SUDMER.

Je vais vous en instruire.
Nous devons publier les belles actions ;
610 Je montais un vaisseau de trente-huit canons,
Je fus, près d'une côte, accueilli d'un orage,
Terrible, violent beaucoup :
J'étais prêt à faire naufrage,
Et les Français avaient de quoi faire un beau coup.
615 Aussi, Monsieur, en homme sage,
Lorsque les vents furent calmés,
En tira-t-il un très grand avantage ; Et nous voyant démâtés
~~décapés~~ je me disais, me dit-il, prendre votre équipage ;
Mais, pour en profiter, je suis trop généreux ;
620 On n'est plus ennemi lorsqu'on est malheureux. »
Bref, il me soulagea, m'obligea de sa bourse,
Me rendit mes effets avec la liberté :
Les bienfaits, de son cour, coulaient comme une source.
Peut-on trop admirer sa générosité ?

LE MYLORD, avec humeur.

625 Tout bienfait, avec lui, porte sa récompense ;
On agit pour soi-même en agissant ainsi.

Bas à Sudmer.

Je suis forcé de l'admirer aussi :
Mais sans tirer à conséquence.

DARMANT.

Apanage

630 Jugez la Nation avec plus d'équité.
Comme Français, mon premier apanage
Consiste dans l'humanité.
Mes ennemis sont-ils dans la prospérité :
Je les combats avec courage.
Tombent-ils dans l'adversité :
635 Ils sont hommes, je les soulage.

SUDMER.

Eh ! c'est ainsi qu'on pense avec un cour loyal.
Je ne décide point entre Rome et Carthage :
Soyons humains ; voilà le principal.

LE MYLORD.

Vous n'êtes pas Anglais.

SUDMER.

Je suis plus ; je suis homme.
640 Qu'avez-vous contre lui ?
Cette froideur m'assomme :
Esclave né d'un goût national,
Vous êtes toujours partial.
N'admettez plus des maximes contraires ;
645 Et, comme moi, voyez d'un œil égal
Tous les hommes qui sont vos frères.
J'ai détesté toujours un préjugé fatal.
Quoi ! Parce qu'on habite un autre coin de terre,
Il faut se déchirer, et se faire la guerre !
650 Tendons tous au bien général.
Crois-moi, Mylord, j'ai parcouru le Monde.
Je ne connais sur la machine ronde
Rien que deux peuples différents ;
Savoir, les hommes bons et les hommes méchants.
655 Je trouve partout ma patrie
Où je trouve d'honnêtes gens ;
En Cochinchine, en Barbarie,
Chez les sauvages même : allons, soyons unis ;
Embrassons-nous comme trois bons amis.

À Darmant.

660 Vous serez de ma noce, au moins ?

DARMANT.

Quoi ?

SUDMER.

Je l'exige.

Je vais me marier avec un vrai prodige,
Fille aimable, dit-on, et qui me plaira fort :
Je m'apprête à l'aimer. Quoi ! cela vous afflige ?

DARMANT.

Moi, je partage votre sort.

SUDMER.

665 Point de partage, je vous prie,
Surtout si la fille est jolie.

DARMANT.

Je respecte les nouds dont vous serez unis.

DARMANT.

Ma fille, de ce mariage,
Sans doute, sentira le prix ;
670 Je vais, sans tarder d'avantage,
La préparer, en des instants si doux,
Sur l'honneur qu'elle aura de s'unir avec vous.

SCÈNE VIII.

Sudmer, Darmant.

SUDMER.

Vous connaissez l'objet qu'on me destine ?
Hein ? Mais, mon cher Français, qu'est-ce qui vous chagrine ?
675 Morbleu ! Seriez vous mon rival ?
Comment ? Cela m'est bien égal ;
Mais je veux savoir tout à l'heure...

DARMANT.

Monsieur, sur ce sujet ne m'interrogez point.

SUDMER.

680 Ma future chez vous demeure,
Et je veux m'éclaircir d'un point.

DARMANT.

Monsieur, quoi qu'il en soit, vous n'avez rien à craindre.
Clarice est adorable, et je pourrais l'aimer,
Sans que vous eussiez à vous plaindre.

À part.

Tâchons encor de me calmer.

SUDMER.

685 Cependant je remarque un trouble. Hein ?
Parlez, hein ? Son embarras redouble.

DARMANT.

C'en est assez. Adieu, Monsieur.
Jouissez de votre bonheur,
Et de mes sentiments n'ayez aucun ombrage.
690 On peut aimer Clarice, on peut s'en faire honneur :
Je ne vous dis rien davantage.

SCÈNE XVI.

SUDMER, seul.

C'est parler fièrement ; je prétends découvrir.
J'ai des soupçons qu'il faut que j'éclaircisse.
Ah ! J'aperçois Mylord, et sans doute Clarice.
695 Examinons un peu comme je dois agir.
On ne m'a point trompé : je la trouve fort belle,
Belle certainement !

SCÈNE XVII.

Le Mylord, Clarice, Sudmer.

SUDMER.

Bonjour, Mademoiselle.
Je suis Sudmer pour vous servir,
Et je viens remplir votre attente ;
700 Oui, oui, ma belle enfant, je vous épouserai ;
Je dis plus, je sens bien que je vous aimerai :

Au Mylord.

Autrement j'aurais tort. Je la trouve charmante.

CLARICE.

Monsieur.

SUDMER.

Reste à savoir si je vous conviendrais.
M'aimerez-vous aussi ?

CLARICE.

Mais, Monsieur, je l'espère.
705 Les volontés du Mylord sont des lois.
La générosité de votre caractère,
Vos nobles procédés font honneur à son choix ;
Et les vertus, sur mon cour, ont des droits
Préférables à l'amour même.
710 Lorsque de la raison on écoute la voix,
On estime du moins en attendant qu'on aime.

SUDMER.

Oh ! je suis votre serviteur.
En attendant ! C'est bon pour qui pourrait attendre.
Mylord, je suis pressé ; vous avez un vieux gendre
715 Qui n'a pas un instant à perdre, par malheur.
Je ne crois pas que l'amour, à mon âge,
Parle beaucoup en ma faveur ;
C'est un arrangement que notre mariage.
Notre intérêt commun en aura tout l'honneur :
720 Cela ne suffit pas ; je crois qu'elle est fort sage :
Mais il se peut qu'un autre objet l'engage.

CLARICE.

En tous cas, je saurais commander à mon cour.

SUDMER.

Bon ! Voilà le même langage
Que vient de me tenir Darmant.

LE MYLORD.

725 Darmant !

SUDMER.

Elle rougit, et je vois clairement.
N'est-il pas vrai, chère future ?
Il se pourrait par aventure.
Hein ?

LE MYLORD.

Sudmer, de pareils soupçons.

SUDMER.

Pour demander cela, Mylord, j'ai mes raisons.

LE MYLORD.

730 Mais Darmant est Français, et ma fille est Anglaise ;
Elle ne peut l'aimer.

SUDMER.

Conséquence mauvaise ;
Les Français ont toujours l'art de se faire aimer.
Je les connais pour gens fort agréables,
Et qui plus est encor, fort estimables ;
735 Il est tout naturel de s'en laisser charmer.

LE MYLORD.

Je sais comme ma fille pense,
Je réponds de son cour : oui, la reconnaissance
Qu'elle sent, comme moi, de vos rares bienfaits,
Doit l'attacher à vous tendrement pour jamais.

SUDMER.

740 Que parlez-vous de bienfaits, je vous prie ?

CLARICE.

Si ma main doit payer ces généreux secours.

SUDMER.

Je ne vous entends point, et je n'ai de mes jours

LE MYLORD.

Vous même m'écrivez ?

SUDMER.

Point de plaisanterie.

LE MYLORD.

Moi, plaisanter !

SUDMER.

745 C'est depuis quelques jours que je sais votre sort.
Vous êtes fou, Mylord,

LE MYLORD.

Mais cependant la chose est sûre,
Et votre lettre que voici ;
Tenez.

SUDMER.

Ce n'est point là mon écriture. Que veut dire ceci ?

LE MYLORD.

750 Je le sçais bien ; mais votre bras cassé...

SUDMER.

Je n'ai pas eu le bras cassé

LE MYLORD.

Qu'entends-je ?

SUDMER.

Certainement, vous n'êtes pas sensé.

LE MYLORD.

Mais lisez donc, lisez.

À part.

Sa tête se déränge.

CLARICE.

Assurément, je l'ai déjà pensé.

SUDMER.

755 Je suis dans un courroux extrême.
Comment ! Quelqu'un a pris mon nom
Pour faire une bonne action,
Que j'aurais pu faire moi-même ?
760 Morbleu ! C'est une trahison
Dont je prétends avoir raison.
Et vous avez reçu la somme ?

LE MYLORD.

Oui, d'un banquier.

SUDMER.

Nommé ?

LE MYLORD.

Monsieur Argant.

SUDMER.

Il loge ?

LE MYLORD.

Près d'ici.

SUDMER.

Je vais trouver cet homme ;
J'en aurai le cour net ; je reviens à l'instant.

SCÈNE XVIII.
Le Mylord, Clarice.

LE MYLORD.

765 Tout cela me paraît étrange !
D'où peut venir cette lettre de change,
Et ces autres effets que j'ai déjà reçus ?
Ce n'est pas de Sudmer ! Je demeure confus.
Si ce n'est pas de lui, c'est d'un compatriote,
770 Qui veut m'obliger en secret.
Tel est l'Anglais, il cache le bienfait ;
Exactement j'en conserve la note,
Pour m'acquitter de celui qu'on m'a fait ;
Pour un homme d'honneur, c'est le plus grand regret
775 Que de manquer à la reconnaissance,
Et payer un service est une jouissance.
Je ferai tant que nous serons au fait.
Ah ! çà, venons à vous, ma fille :
Sudmer, par les grands biens, relève ma famille ;
780 Il vous fait un état certain ;
Vous ne répugnez pas à lui donner la main ?

CLARICE.

Je dois vous obéir.

LE MYLORD.

Vous soupirez, Clarice.

CLARICE.

Oui mon père, il est vrai.

LE MYLORD.

Parlez sans artifice,

Parlez avec sincérité.
785 Ne dissimulez rien.

CLARICE.

M'en croyez-vous capable ?
Je ne sais point trahir la vérité,
Et qui dissimule est coupable.
Je n'ai rien dans mon cour que je doive cacher
Aux yeux indulgents de mon père.
790 Est-il quelque secret, est-il quelque mystère
Que dans son sein je ne puisse épancher ?

LE MYLORD.

À mes desseins vous verrais-je contraire ?

CLARICE.

Non, je veux me soumettre à votre volonté :
En Angleterre un cour n'est point esclave ;

795 Le pouvoir paternel est chez nous limité.
Mais ne soupçonnez pas que jamais je le brave.
Périsse cette liberté qui des parents détruit l'autorité.
Ah ! Je le sens, un père est toujours père.
Sur des enfants bien nés il conserve ses droits.
800 Quand le devoir en nous grave son caractère,
Rien ne peut effacer cette empreinte si chère.
En vain la liberté veut élever sa voix,
Et dans nos cours exciter le murmure ;
La loi nous émancipe, et jamais la Nature.

LE MYLORD.

805 Vous pensez bien ; mais, dites-moi,
Où nous conduit cet étalage ?
Sudmer, vous déplaît-il ?

CLARICE.

Non, mon père, mais...

LE MYLORD.

Quoi ?

CLARICE.

J'épouserai Sudmer, si c'est votre avantage.

LE MYLORD.

J'ai donné ma parole.

CLARICE.

Il aura donc ma foi.

810 Mais un autre a mon cour.

LE MYLORD.

Expliquez ce langage ;

Épouser celui-ci, pour aimer celui-la !
Vous vous formez, ma fille, et j'aperçois déjà
Que de ce pays-ci vous adoptez l'usage.
S'il vous plaît, rien de tout cela.

815 Quel est le nom du personnage ?
Dites-le moi.

CLARICE.

J'en aurai le courage.

Malgré moi mon cour s'est soumis.
Les vertus d'un Français...

LE MYLORD.

Un de nos ennemis !

CLARICE.

Il ne l'est point ; c'est Darmant, c'est lui-même.

LE MYLORD.

820 Qu'ai-je entendu ? Ma surprise est extrême.
Je vois quel est le but de ses empressements.

CLARICE.

Arrêtez. Vos soupçons seraient trop offensants.
Rien ne m'a jusqu'ici fait connaître qu'il m'aime :
L'estime, le respect sont les seuls sentiments
825 Qu'il ait osé faire paraître.
Rien aussi de ma part n'a pu faire connaître
Le trouble secret de mes sens.

LE MYLORD.

À la bonne heure. Eh ! bien, puisque je suis le maître,
Vous aimerez Sudmer, et je l'ai décidé.
830 Songez-y bien ; j'ai commandé.

SCÈNE XIX.

Le Mylord, Sudmer, Clarice.

SUDMER.

Ma foi ! moi n'y puis rien comprendre
J'ai vu votre banquier, votre donneur d'argent ;
Il m'a reçu d'un air fort obligeant.
Mais il bat la campagne, et n'a pu rien m'apprendre.
835 Il m'a dit seulement qu'en cette maison-ci,
Par un valet Anglais je serais éclairci.

LE MYLORD.

C'est mon valet, sans doute.

SUDMER.

Il peut donc nous instruire.

LE MYLORD.

Robinson !

SCÈNE XX.

Le Mylord, Sudmer, Clarice, Robinson.

ROBINSON.

Mylord !

LE MYLORD.

Viens ici. Il faut tout à l'heure me dire
D'où vient l'argent que tu m'as apporté :
840 Ne cache point la vérité ;
Tu sais, dit-on, tout le mystère.

ROBINSON.

Mylord, c'est d'un de vos amis.

LE MYLORD.

De Sudmer ?

ROBINSON.

Oui, la chose est claire,

SUDMER.

De moi, Maraud, de moi !

ROBINSON, à part.

Me voilà pris.

SUDMER.

845 Je te surprends en menterie ;
C'est moi qui suis Sudmer.

Menterie : Mensonge ; allégation de quelque chose fausse que l'on veut faire passer pour vraie. [F]

ROBINSON.

Monsieur, j'en suis charmé.
Comment vous portez-vous ?

SUDMER.

Qui peut avoir tramé
Une pareille fourberie ?
Coquin ! J'ai donc le bras cassé ?
850 Oh ! je te ferai voir...

ROBINSON.

Doucement, je vous prie.
Quoi ! Ce n'est donc pas vous dont le cour bien placé...

SUDMER.

Non, non, certainement.

ROBINSON.

Eh ! bien, c'est donc un autre.

SUDMER.

Qui donc a pris mon nom ?

ROBINSON.

Un nom tel que le vôtre
Doit faire honneur à l'amitié.

LE MYLORD.

855 De ce complot, le traître est de moitié !
Déclare vite, ou je t'assomme.

ROBINSON.

Vous m'allez ruiner.

LE MYLORD.

Comment ?

ROBINSON.

Oui, c'est un fait.
De temps en temps, je reçois quelque somme
Pour m'engager à garder le secret.

LE MYLORD.

860 Ah ! Tu connais donc ?

ROBINSON.

Oui, c'est un fort honnête homme,
Qui veut vous obliger, et sans être connu.
Vous savez bien, Mylord, que je suis ingénu.
Il m'a séduit, et pour lui plaire,
Robinson est fourbe et faussaire.
865 Oui, c'est de moi que vient toute l'invention ;
Mais c'était, je proteste, à bonne intention.

LE MYLORD.

En un mot, quel est-il ?

ROBINSON.

Eh ! bien, c'est, c'est... notre hôte.

LE MYLORD.

Darmant !

CLARICE.

Darmant !

LE MYLORD.

L'auteur d'une telle action !
Ah ! Malheureux !

ROBINSON.

Je reconnais ma faute.

LE MYLORD.

870 Tu mérites punition.
Écoute, aimerait-il ma fille ?

ROBINSON.

Oh ! Point du tout, Mylord ; il n'oserait.
C'est générosité toute pure qui brille,
Dans ce que pour vous il a fait.

LE MYLORD.

875 Vous, Clarice, êtes-vous instruite ?

CLARICE.

Non, je vous jure, et je suis interdite.

LE MYLORD.

Je ne comprends rien à cela !
En vérité, son procédé m'étonne !

SUDMER.

880 Moi, point m'en étonner ; je le reconnais là :
Et d'avoir pris mon nom, très fort je lui pardonne.

LE MYLORD, à Robinson.

Je te fais grâce ; mais ne lui parle de rien.

SCÈNE XXI.

**Les Acteurs précédents, La Marquise,
Darmant.**

LA MARQUISE.

La Paix est sûre, elle est ratifiée.
Je me fais un plaisir de la voir publiée.
La Paix ! ce mot seul fait du bien :
885 Elle est de l'Univers le plus tendre lien :
La foule avec transport inonde chaque rue,
Sans être coudoyé, l'on ne peut faire un pas,
Sans se connaître on se salue,
On parle, on s'interrompt, on ne se répond pas ;
890 La joie en tous lieux répandue,
En animant les cours, égale les États.

Coudoyer : Heurter; choquer quelqu'un
en le poussant avec le coude. [F]

CLARICE.

Ce spectacle est charmant, j'en serais attendrie.

LA MARQUISE.

Je viens vous chercher tout exprès
Pour que vous et Mylord examiniez de près
895 Le pouvoir qu'a sur nous l'amour de la Patrie.
Le vrai contentement déride tous les traits :
La brillante gaieté, ce fard de la Nature,
Rajeunit les vieillards, leur donne un air plus frais ;
D'un coloris si doux la teinte vive et pure
900 Partout imprime ses attraits ;
C'est le bonheur qui fournit la peinture,
Et le plaisir de l'âme embellit les plus laids.
La Marchande dans sa boutique
Étale ses colifichets,
905 Répète à tout moment, la Paix, la Paix, la Paix !
De Messieurs les Anglais j'aurai donc la pratique :
Et sa petite fille, avec un air comique,
Dit : ah ! Maman, comment c'est-il fait, un Anglais ?
On rencontre plus loin des chansonniers bien ivres,
910 Raclant du violon et brillant des couplets,
Bons, excellents, quoique mauvais,
Et qui surpassent de gros Livres,
Parce que le cour les a faits.
En un mot, vous verrez que nous autres Français,
915 Notre plus grand plaisir est d'adorer nos Maîtres ;
C'est l'Amour qui prend soin d'éclairer nos fenêtres.
Le sentiment, voilà notre première loi :
Eh ! qui l'éprouve plus que moi ?
Je danserai la nuit entière :
920 Je donnerai le ton, et serai la première
À bien crier, vive le Roi !

Colifichet : Petit morceau de papier,
de carte, de parchemin, coupé
proprement avec des ciseaux,
représentant diverses figures ou
dessins qu'on colle ensuite sur du
bois, du velours, etc. [F]

LE MYLORD.

Vous m'enchantez, Madame la Marquise :

De mon esprit chagrin vous changez la couleur ;
Je sens que la gaieté, qui vous caractérise,
925 Ne peut se rencontrer qu'avec un très bon cour ;
Darmant, nos nations sont réconciliées :
Par vos traits généreux vous m'avez corrigé ;
Et l'amitié surmonte enfin le préjugé :
Que par cette amitié nos maisons soient liées.

DARMANT.

930 Ah ! Mylord, je vous suis attaché pour jamais.

LE MYLORD.

Ces secours détournés qu'avec tant de noblesse
Vous m'avez su fournir par des moyens secrets,
Pour ne point faire ombrage à ma délicatesse,
Je les acquitterai bientôt grâce à la Paix :
935 Mais mon cour en paiera toujours les intérêts.

DARMANT.

Daignez me regarder comme de la famille.

LE MYLORD.

Monsieur, pour vous marquer combien vous m'êtes cher,
Vous signerez le contrat de ma fille,
Que, dès ces soir, je marie à Sudmer.

LA MARQUISE, riant.

940 À cette faveur-là mon frère est bien sensible.

DARMANT, à part.

Ô Ciel !

LE MYLORD.

Darmant soupire, et la Marquise rit !
Mais cela n'est pourtant ni triste, ni risible.

LA MARQUISE.

Mais c'est que mon cher frère est sot, sans contredit :
Je m'y connais ; tenez, admirez la statue !

DARMANT, à part.

945 Ma sour.

SUDMER.

Mais en effet, lui paraître interdit.

LA MARQUISE.

C'est qu'il est amoureux de votre prétendue ;
Mais grave soupirant, discret, silencieux,
Le respect a toujours étouffé sa parole,
Et tristement comme une idole,
950 Son amour n'a jamais parlé que par ses yeux.

Prétendu : se dit aussi de ce qui est incertain ; qu'une partie prétend vrai, et dont l'autre ne demeure pas d'accord ; ce qui n'est ni prouvé, ni jugé. [F]

SUDMER.

Mylord, je pourrais faire une grand sottise
D'épouser votre fille ; elle est fort à ma guise ;
Mais, Monsieur, pourrait bien être à la sienne aussi
Un petit peu, n'est-ce pas ? Hein ?
955 Je pense, Et je vois que, dans tout ceci,
Mon rival doit, au fond, avoir la préférence.
Sous mon nom il a su saisir l'occasion
D'avoir pour vous, Mylord, un procédé fort bon,
Si je deviens le mari de Clarice :
960 Il est homme, peut-être, à rendre encor service :
Je suis accoutumé d'être son prête-nom.

LE MYLORD.

Darmant, je vous prends pour mon gendre.

CLARICE.

Ah ! Mon père.

DARMANT.

Ah ! Monsieur, en cet heureux instant,
Que j'ai de grâces à vous rendre !
965 Je suis de l'Univers l'homme le plus content.

SUDMER.

Cette alliance est fort bien assortie.

DARMANT.

Ma sour, en même-temps, devrait
Consentir à vous être unie ;
Ce double hymen ne laisserait
970 Aucun soupçon d'antipathie.

LA MARQUISE.

Je craindrais que Mylord ne fut triste et jaloux.

LE MYLORD.

La proposition, il est vrai, m'intimide ;
Mais cependant, Madame, croyez-vous
Qu'une Française, ayant l'esprit vif et rapide,
975 Puisse y joindre en effet, par un accord bien doux,
Un caractère allez solide
Pour faire constamment le bonheur d'un époux ?

LA MARQUISE.

Avant que de répondre, en faisant mon éloge,
Souffrez, de mon côté, que je vous interroge.
980 Croyez-vous qu'un Anglais, qui toujours réfléchit,
En prenant une femme aimable et vertueuse,
Ait assez de douceur, de liant dans l'esprit
Pour la rendre constante en la rendant heureuse ;

Pour qu'elle s'applaudisse, enfin, d'être avec lui ?
985 On ne peut guère avoir une femme fidèle,
Qu'en attirant l'amusement chez elle.
Le manque de vertu vient quelquefois d'ennui.

LA MARQUISE.

Marquise, courons-en les risques l'un et l'autre,
Vous verrez un amant dans un époux soumis,
990 Et quand la Paix confond ma Patrie et la vôtre,
Tous mes préjugés sont détruits.

SUDMER.

Daignez, mon cher Darmant, en cette circonstance
Me soulager du poids de la reconnaissance :
Je sens que je suis vieux, je me vois de grands biens ;
995 Je n'ai point d'héritier, soyez tous deux les miens...
Point de remerciements, ce serait une offense.
Si je vous sais heureux, mes amis, c'est assez :
C'est vous, c'est vous qui me récompensez ;
Mais j'entends retentir les cris de l'allégresse :
1000 Courons tous : le plaisir du cour
S'augmente encor par le commun bonheur.

LA MARQUISE.

Mylord, j'en pleure de tendresse ;
Le courage et l'honneur rapprochent les pays ;
Et deux peuples égaux en vertus, en lumières,
1005 De leurs divisions renversent les barrières,
Pour demeurer toujours amis.

DIVERTISSEMENT.

*On entend une Symphonie et des acclamations qui annoncent une
Fête publique.*

*Le Théâtre représente la vue du Port de Bordeaux. On voit des
vaisseaux ornés de guirlandes et de banderoles. Des peuples de
différentes nations exécutent une fête. Anglais, Français, Espagnols,
Cantabres, Portugais, etc. caractérisés par des habits pittoresques,
composent diverses danses variées à la mode de leur pays, au bruit
des salves d'artillerie. On chante ; toutes les nations s'embrassent ;
la fête se termine par un ballet général.*

Cantabre : Peuple de l'Hispanie (Tarraconaise), vers les sources de l'Ebre, à l'Est des Astures, entre les Pyrénées asturiques et la mer : leur pays répond aux Asturies, au Guipuscoa et à la Biscaye proprement dite. [B]

VAUDEVILLE.

TOUS.

- 1010 Voici le jour de l'allégresse,
 Le plus beau de nos jours ;
 Plus de soucis, plus de tristesse :
 Régnez, Plaisirs, Amours ;
 Chacun répète avec ivresse,
 Ce mot si cher, si plein d'attraits :
 La Paix, la Paix ;
 La Paix, la Paix.
- 1015 Gens à Manteau, Gens de Finance,
 Nous gémissons pour vous ;
 Nos Officiers par leur présence
 Vont vous éloigner tous :
1020 Le mal n'est pas si grand qu'on pense :
 Si vous voulez être discrets,
 Eh ! Paix, Paix, Paix !
 La Paix, la Paix.
- 1025 Ne soyez plus, Sagesse austère,
 En guerre avec l'Amour,
 C'est un enfant, laissez-le faire :
 Passons-lui quelque tour.
 Est ce le temps d'être sévère,
 S'il lance en cachette ses traits ?
1030 Eh ! Paix, Paix, Paix !
 La Paix, la Paix.
- 1035 Accourez tous près de vos belles,
 Volez, guerriers, amants,
 Elles vous sont toujours fidèles,
 Croyez en leurs serments :
 Consolez dons vos tourterelles,
1040 Mais sans demander leurs secrets.
 Eh ! Paix, Paix, Paix !
 La Paix, la Paix.
- 1045 Laissons la fraude et l'artifice,
 Terminons tous procès ;
 Venez ici gens de Justice,
 Et suspendez vos frais.
 Pour que chacun se réjouisse ;
 Avocats, laissez le Palais :
1050 Eh ! Paix, Paix, Paix !
 La Paix, la Paix.
- 1050 Pourquoi toujours s'entre-détruire,
 Savants et beaux esprits,
 Tout céderait à votre empire,
 Si vous étiez unis :
 Vous vous livrez à la satire,

N'avez-vous pas d'autres objets ?
Chantez la Paix,
Chantez la Paix.

1055 Un mari, pour une grisette,
Néglige sa moitié :
Sa femme, tant soit peu coquette,
A fait une amitié.
1060 De part et d'autre l'on se prête,
On n'approfondit point les faits.
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

LE MYLORD, à la Marquise.

1065 Plus entre nous d'antipathie :
Vous avez trop d'attraits,
Toute raison n'est que folie,
Quand elle est dans l'excès.
Femme d'esprit, femme jolie
Ramène à des principes vrais.
Allons, la Paix !
1070 La Paix, la Paix.

Faisons revivre l'harmonie
Du commerce et des arts,
Et que la paix toujours chérie
Règne de toutes parts.
1075 Ne faites plus qu'une patrie,
Espagnols, Anglais et Français.
Eh ! Paix, Paix, Paix !
La Paix, la Paix.

SUDMER.

Barbon : vieillard qui est revenu de tous les plaisirs de la jeunesse, qui les condamne et qui les empêche autant qu'il peut. [F]

1080 Galants barbons qu'Amour inspire,
Ne tentez point le sort ;
Le vent nous manque, et le navire
N'ira pas à bon port.
Je sens qu'Amour voudrait me dire.
Que Clarice a beaucoup d'attraits.
1085 Hein... Quoi ?... oui... mais
Allons, mon cour, la paix, la paix.

Jugez de cette bagatelle
Seulement par le cour,
Et ne nous faites point querelle,
1090 Partagez notre ardeur.
Vous le sentez ; c'est notre zèle
Qui peint l'amour de tout Français.
Et Paix, Paix.
Messieurs, la paix.

FIN

PRESENTATION des éditions du THEÂTRE CLASSIQUE

Les éditions s'appuient sur les éditions originales disponibles et le lien vers la source électronique est signalée. Les variantes sont mentionnées dans de rares cas.

Pour faciliter, la lecture et la recherche d'occurrences de mots, l'orthographe a été modernisée. Ainsi, entre autres, les 'y' en fin de mots sont remplacés par des 'i', les graphies des verbes conjugués ou à l'infinitif en 'oître' est transformé en 'aître' quand la graphie moderne l'impose. Il se peut, en conséquence, que certaines rimes des textes en vers ne semblent pas rimer. Les mots 'encor' et 'avecque' sont conservés avec leur graphie ancienne quand le nombre de syllabes des vers peut en être altéré. Les caractères majuscules accentués sont marqués.

La ponctuation est la plupart du temps conservée à l'exception des fins de répliques se terminant par une virgule ou un point-virgule, ainsi que quand la compréhension est sérieusement remise en cause. Une note l'indique dans les cas les plus significatifs.

Des notes explicitent les sens vieillis ou perdus de mots ou expressions, les noms de personnes et de lieux avec des définitions et notices issues des dictionnaires comme - principalement - le Dictionnaire Universel Antoine Furetière (1701) [F], le Dictionnaire de Richelet [R], mais aussi Dictionnaire Historique de l'Ancien Langage Français de La Curne de Saint Palaye (1875) [SP], le dictionnaire Universel Français et Latin de Trévoux (1707-1771) [T], le dictionnaire Trésor de langue française tant ancienne que moderne de Jean Nicot (1606) [N], le Dictionnaire etymologique de la langue française par M. Ménage ; éd. par A. F. Jault (1750), Le Dictionnaire des arts et des sciences de M. D. C. de l'Académie française (Thomas Corneille) [TC], le Dictionnaire critique de la langue française par M. l'abbé Feraud [FC], le dictionnaire de l'Académie Française [AC] suivi de l'année de son édition, le dictionnaire d'Emile Littré [L], pour les lieux et les personnes le Dictionnaire universel d'Histoire et de Géographie de M.N. Bouillet (1878) [B] ou le Dictionnaire Biographique des tous les hommes morts ou vivants de Michaud (1807) [M].